

montra digne de pareils ancêtres. Son exactitude à remplir les devoirs extérieurs de la religion, les pratiques même dont sa naissance le dispensait, le rendit agréable aux prêtres. Il gagna les gens du commun par son affabilité et par ses largesses. Son ascendant s'étendit jusque sur les grands, qui remarquaient avec plaisir qu'il donnait de la considération et du relief à leur ordre.

Avec cette bienveillance universelle, Sevagi parvint assez aisément à convaincre sa nation que la confusion où elle vivait ne la conduirait jamais à aucune prospérité, à aucune gloire; que pour être florissante au-dedans, que pour être honorée au-dehors, il fallait former un seul peuple et un grand ensemble. Le soin de cet important changement lui fut confié. Il l'exécuta heureusement pour l'état, et encore plus heureusement pour lui-même. De guide de ses concitoyens il devint insensiblement leur maître.

Le nouveau souverain se montra digne du rang où ses intrigues, où ses services, où le vœu public l'avaient appelé. Rarement le sceptre avait-il passé en des mains plus dignes de le porter. Après avoir encouragé les travaux utiles par tous les moyens possibles, Sevagi s'occupa du soin de former ses sujets aux armes. La puissance mogole, qu'il avait à craindre ou qu'il voulait abattre, était redoutable par ses chevaux arabes, persans ou tartares. C'était principalement par la supériorité de cette cavalerie sur celle qu'on lui

opposait qu'elle avait subjugué les provinces méridionales de l'Indostan. Le chef des Marattes, ne pouvant opposer à cette force une force égale, chercha un équivalent. Il créa une cavalerie dont le principal mérite était la légèreté et la constance dans les fatigues.

Pour la première fois sortirent des Gattes des hommes montés sur des chevaux petits et mal faits, mais robustes et accoutumés à une mauvaise nourriture, à des chemins presque impraticables, à des fatigues excessives. Un turban, une ceinture, un manteau, c'était tout leur équipage. Ils n'avaient pour armes qu'un cimenterre d'une trempe excellente. Les selles étaient inconnues. On n'en donnait pas même aux chevaux qui portaient le butin, les blessés et les malades. Les subsistances se réduisaient aux vivres que pouvait fournir le théâtre de la guerre.

Les hostilités se tournaient généralement en pillages. On spoliait successivement toutes les contrées asservies par les Mogols, et très-souvent plusieurs à la fois. L'orage tombait ordinairement sur celle qui s'y attendait le moins. La violence n'était guère employée que pour obliger les peuples à déclarer où étaient cachés leurs trésors. Peu de carnage, mais beaucoup de dévastations. S'il fallait évacuer un pays avant d'avoir achevé de lever les contributions, ses habitans les plus distingués, les plus accrédités, les plus riches, servaient d'otages.